Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1983)
Heft: 668

Rubrik: Point de vue

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

POINT DE VUE

Pour un monde sans pouvoirs

Notre ami Pierre Lehmann a de la suite dans les idées, c'est bien connu! De temps à autre, pour les lecteurs de «Domaine Public», il noue la gerbe des thèses et des recherches qui sous-tendent ses engagements personnels, quotidiens, pour une société plus économe et une existence plus autonome. La dernière fois, dans ces colonnes, c'était, souvenez-vous, fin décembre 1981 (DP 619), sous le titre «Pouvoir et société». Aujourd'hui, de nouveaux jalons (Réd.).

L'évolution de l'univers semble s'être faite du plus simple vers le plus complexe. Les constituants de la matière se sont assemblés en structures de plus en plus compliquées, jusqu'à produire la vie. Celle-ci a, elle aussi, évolué vers une complexité toujours plus grande pour, finalement, produire l'homme avec sa faculté de parler et comprendre. Même si les facultés intellectuelles de l'homme représentent le dernier progrès de l'évolution, elles ne sont, finalement, que les premières facultés de ce type à avoir vu le jour, au moins dans la partie de l'univers qui nous est accessible. Si elles représentent bien une étape dans la marche vers une complexité croissante, il ne s'agit jamais que d'une première étape pour ce nouvel état de la matière, l'ensemble cognitif, qui va peut-être lui aussi évoluer vers des structures plus élaborées.

Pour l'instant, les facultés intellectuelles de l'homme ne semblent pas être à même d'expliquer la vie. On peut analyser les formes vivantes, les classifier, percevoir certains mécanismes comme, par exemple, le codage des protéines par l'ADN, mais le «projet vie» échappe à notre compréhension. On ne sait pas où se cache dans l'œuf le programme qui détermine la forme et la structure de l'animal qui en sortira et on sait encore moins ce qui, dans ce même œuf, fait que cet animal aura certains comportements. On ne peut même pas affirmer avec certitude que ce qu'il y a dans l'œuf soit déterminant pour la structure et le comportement.

Ce que l'homme a devant les yeux est, pour lui, infiniment compliqué. N'importe quel écosystème est un ensemble impressionnant comprenant des myriades de formes vivantes qui interagissent et évoluent ensemble.

Cette complexité semble assurer un certain équilibre et a permis une évolution adaptable aux aléas de la vie terrestre. A travers les trois derniers eons (1 eon = 10^9 ans, ne pas confondre avec le Gardel qui ne vaut que 15 ans), cette tendance vers une organisation de plus en plus sophistiquée a produit le monde dans lequel nous vivons et qui, en dehors des atteintes dues à l'homme, fonctionne et évolue de manière remarquable.

L'homme a utilisé ses facultés intellectuelles pour assurer d'abord sa survie, puis a mis à profit les possibilités offertes par son environnement pour vivre plus à l'aise. Au début, cela s'est passé en respectant assez bien les règles du jeu, c'est-à-dire sans trop interférer dans les mécanismes complexes des écosystèmes dont l'homme dépend. Le mode de vie et le comportement social des tribus primitives étaient probablement adaptés à cette nécessité. Le principe de base étant de ne pas détériorer ce dont on dépend, surtout lorsqu'on ne comprend pas comment cela fonctionne. Le pouvoir, s'il existait, était limité par cette contrainte.

LE CONTRÔLE PAR LA SIMPLIFICATION

Mais l'évolution récente des sociétés humaines a changé tout ça. Le pouvoir s'est étendu, entraînant avec lui une tendance à la simplification, contraire à la tendance naturelle vers une complexité toujours plus grande. Le pouvoir, à mesure qu'il s'étend, essaie de simplifier les structures sur lesquelles il exerce son contrôle. La société devient plus uniforme, l'environnement est «aménagé», la quantité prime sur la qualité, toutes les valeurs et performances s'expriment en argent, rentabilité, bénéfice. Les gens au pouvoir, n'étant pas au bénéfice de capacités intellectuelles supérieures (ils n'ont pas évolué plus longuement que les autres gens), tendent à simplifier le monde qu'ils veulent contrôler, de manière qu'il leur soit compréhensible.

A un monde humain composé d'une multitude de petites sociétés se substitue un conglomérat d'Etats-nation, structures verticales très simplifiées, pour ne pas dire simplistes, où l'individu finit par s'identifier à un drapeau. On a affaire à des sortes de monocultures sociales, les unes basées sur la dictature de l'économie de marché, les autres sur la dictature du prolétariat, voire sur la dictature tout court. Les sociétés dites primitives qui avaient des modes de vie adaptés à leur environnement sont conjurées d'adhérer à l'une ou l'autre des monocultures existantes et sont aspirées dans une confrontation futile qui rend la survie de l'humanité de plus en plus précaire.

L'IMPASSE DES MONOCULTURES

La monoculture est fragile. En agriculture, les grandes étendues plantées d'une même espèce sont facilement la proie de parasites. Cela a conduit à une utilisation toujours plus grande de poisons chimiques qui s'accumulent ensuite dans le sol et les chaînes alimentaires. Poursuivre dans cette voie, c'est se jeter à terme dans une impasse totale.

Pour en sortir, l'Australien Bill Mollison propose et expérimente le concept de la «permaculture»: on crée sur la place dont on dispose une sorte d'écosystème comprenant une grande variété d'espèces végétales capables de fournir aliments, matériaux de construction, combustible, fibres, etc. Les arbres y jouent un rôle important, des animaux, domestiques et sauvages, s'y intègrent également. L'homme n'intervient plus brutalement chaque année en tournant le sol et en y semant des céréales dont il essaie de pousser le rendement. Son rôle est davantage un rôle d'observateur. Il peut

apporter des corrections occasionnelles, mais il ne le fait qu'en respectant l'équilibre et l'évolution de sa permaculture. Celle-ci mettra plusieurs années à s'établir et n'atteindra sa plénitude qu'après plusieurs dizaines d'années. Le rendement global à long terme d'une telle permaculture est supérieur à celui des autres méthodes d'exploitation du sol et la variété des aliments est bien plus grande (j'ai dû constater qu'une grande majorité des légumes, noix, baies, fruits, etc. que Mollison évoque m'était totalement inconnue). Les parasites éventuels sont acceptés, mais tenus en échec par la diversité de l'écosystème dans lequel ils ont, en fait, un rôle à jouer.

La permaculture vise un rendement stable à long terme dans un système équilibré. Mais la complexité du système est évidemment énorme comparée à celle des monocultures de céréales, maïs, etc. pratiquées aujourd'hui. Le point important pour mon propos est que l'on substitue à la domination de la nature par l'homme, avec recherche de gains immédiats, une sorte de symbiose où l'homme, tout en jouant un rôle central et important, abandonne son pouvoir et se soumet aux lois du système dont il fait partie. Ces lois, il ne peut pas les édicter, mais il doit essayer de les découvrir. Une action dont les conséquences n'apparaîtront qu'à long terme se substitue à la recherche d'un profit immédiat. Cela ne signifie pas un retour à l'homme des cavernes. On peut très bien pratiquer la permaculture et vivre dans une maison confortable munie de machines, avoir une télévision et faire des calculs sur ordinateur. Mais il est néanmoins probable que ce genre de distraction jouera un rôle de second plan, car l'objectif «être et comprendre» tend à l'emporter sur l'objectif «faire».

TOUJOURS «PLUS»

Les propositions de Mollison ont un parallèle dans la société. La monoculture sociale pratiquée actuellement est aussi instable que la monoculture végétale ou animale. Cette instabilité est d'ailleurs évidente tous les jours alors que les économistes, les Diafoirus des temps modernes, passent leur temps à définir les conditions d'un illusoire développement économique harmonieux (il faut faire ici une exception pour N. Georgescu-Reogen qui a mis en évidence la nécessité d'une décroissance économique).
Il reste que le système économique actuel est instable par définition. Une augmentation dans un secteur se traduit non pas par une diminution compensatoire ailleurs, mais par une augmentation parallèle dans tous les autres secteurs. Et la réciproque étant vraie aussi, on a affaire à un système instable qui doit être gouverné de l'extérieur, c'est-à-dire par des décisions des gens au pouvoir (ce qui inclut bien entendu les maîtres de la finance, des multinationales, etc.). Ceux-là décident toujours que «plus» c'est mieux que «moins», d'où il résulte une fuite en avant qui forcera le système à se heurter aux limites imposées par les ressources disponibles, pour s'écrouler ensuite.
A l'opposé, une multitude de petites sociétés soumises aux contraintes et restrictions imposées par le territoire qu'elles habitent et interagissant en se respectant l'une l'autre, aurait une bonne chance d'être viable.

DE LA TRIBU À L'ÉTAT-NATION

La dimension des sociétés est ici une considération fondamentale.
Manifestement, la dimension permettant aux mécanismes régulateurs de jouer leur rôle est plus voisine de celle d'une tribu que de celle d'un état-nation.
Aujourd'hui, ces mécanismes ont été complètement inhibés et on a mis à leur place l'humeur de Reagan, les états d'âme de Furgler et les idées fixes d'Andropov.
Il est curieux de constater qu'on associe, en général, progrès technique et complexité. On trouve qu'un ordinateur, c'est très compliqué, un avion, un satellite de communications, un missile balistique à têtes nucléaires multiple aussi. Mais tout ceci est d'une simplicité évangélique comparé au moindre brin d'herbe. Il s'agit en fait d'une complexité comprise et explicable, au moins par un nombre restreint d'individus appelés hommes de science, qu'on met sur un piédestal en les affublant de titres divers (Herr Doktor, etc.). Ces individus-là sont les prêtres de notre civilisation économico-industrielle et sont un des relais entre le pouvoir et la population. Leur rôle n'est donc pas très différent de celui des prêtres du Moyen Age attachés à la monarchie de droit divin. Pour la compréhension, ou plutôt la perception de l'infiniment complexe (brin d'herbe), ils ne sont pas mieux armés que n'importe qui d'autre. Or, il me semble raisonnable de suggérer que cette perception doit pouvoir jouer son rôle pour qu'une société puisse être viable.

LE SAVOIR DOMINANT

Il n'en découle pas nécessairement que la science telle que comprise aujourd'hui soit à écarter, mais qu'elle a pris dans la société une place tout à fait excessive, celle du savoir dominant comme le dit Pierre Thuillier.

Un exemple frappant de cette distorsion est donné par le rôle que l'on veut faire jouer à l'informatique. On entend dire aujourd'hui très couramment, même par de braves professeurs, que tous les hommes de demain devront apprendre à interagir avec l'ordinateur. On va bien sûr s'arranger, et c'est du reste déjà le cas, pour que cette interaction soit simple pour tout le monde. Même les Pygmées et les Hottentots pourront peser sur des touches et avoir accès à des fichiers centraux contenant une quantité énorme d'informations. Pour quoi faire? Le problème est peut-être mal posé. Ne serait-ce pas nous qui devrions vivre quelques temps avec des Pygmées et des Hottentots non informatisés pour essayer de réapprendre à percevoir un monde infiniment complexe qui nous est caché par la science et le pouvoir?

Pierre Lehmann